

L'altère-ego

Luci Bouffard

Numéro 52, printemps 1992

JE est un autre... hors de soi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15104ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouffard, L. (1992). L'altère-ego. *Moebius*, (52), 35–36.

L'ALTÈRE-EGO

Luci Bouffard

Il y a des jours où, comme ça, je ne veux plus être moi. Des jours où être devient pénible. Où être moi m'apparaît impossible. À chaque instant, je chaque instant, pérore, m'affirme, pontifie, m'affirme. M'épuise. Je me vois esquissier un sourire. Narquois. Je m'entends même m'invectiver. J'appelle alors El otro el otro.

*

Ses jocondes avaient-elles pris naissance entre des larmes? Il croyait parfois en retrouver le contour en lui-même, intimes comme son souffle. Il inclinait alors la tête pour mieux les distinguer dans le recueillement de l'isoloir. De vagues formes rondes, presque sans fondement, s'assemblaient, puis se démenaient au rythme de son poignet.

*

Il y a des jours vauriens, où rien ne vit, rien ne va. Rien qui ne me mène qu'à moins que rien, qu'à cette machine qui s'obstine à surgir à brûle-pourpoint, à chaque détour, cha-

que recoin. Ça me désole parce que la science-fiction et moi, nous ne nous connaissons pas.

Pas, pas, pas, fais-je dans les dédales, mais la machine est toujours là. L'altère-ego. Je la vois exhiber ses cadrans. Narquoise. Pas, pas, pas de machine. Rutilante ou non. Mais machine mécanique oh que nique trop canique. Je l'appréhende, n'en veux pas, je l'abhorre, n'en veux pas, je la rage rage rage.

Mais elle est. Et est. Je baisse les bras, détourne le regard, la tête, l'épaule, bientôt tout le corps, mais dans un bruissement le loin est près, ici, collé à ma peau froid métal ma peau métal.

La science-fiction et moi, nous ne nous connaissons pas, mais un dé clic fait coulisser la portière, m'enveloppe, m'emporte en elle. Lèse-majesté tous ces boutons, mais la cuirette suinte déjà sous mes cuisses qui s'étalent jusqu'aux manettes où mes mains actionnent le départ.

Ha ha, le cosmos et la conscience de soi. Ha ha, l'huile-univers, le néant oléagineux. L'inconscient est conscient, je suis toujours là. Soit. Il est impératif d'en arriver au verbe et donc, ha ha, je mets en branle la sarabande. L'émoi de penser que l'on n'est plus soi, que le je s'envole, pff, plus de je, que Sol s'exclame ouh la la en grimaçant, d'api, d'or, que je reçois, splatt, à la figure, bien méritée, mais je m'en fous, n'est-ce pas, je ne suis plus moi, que le kaléidoscope machinal séminal tourbillonne, se déroule sur le fil de soi, oh que soit, que la crête de la vague forme ronde, presque sans fondement, déferle et l'emporte, enfin, vers l'île. El otro el otro el otro.